

Pour un enseignement de l'expression orale dans les écoles d'interprétation

Jean-Daniel Katz

Volume 32, numéro 4, décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003288ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003288ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Katz, J.-D. (1987). Pour un enseignement de l'expression orale dans les écoles d'interprétation. *Meta*, 32(4), 498–499. <https://doi.org/10.7202/003288ar>

**POUR UN ENSEIGNEMENT DE
L'EXPRESSION ORALE
DANS LES ÉCOLES D'INTERPRÉTATION**

*... and I feel that if people can't communicate
the very least they can do is to shut up!*

Tom Lehrer

Singulière époque que la nôtre où, avec la radio, le cinéma, le magnétophone-enregistreur, l'omniprésente télévision, le magnétoscope, le dictaphone, et le *Walkman* (pardon ! je veux dire *le baladeur*), s'amorce comme un retour à la tradition orale. Avec le règne totalisant — totalitaire même — de l'audiovisuel, la caméra et le micro remplacent de plus en plus fréquemment le stylo. Aujourd'hui, mémoires et interviews ne sont plus écrits mais dictés. Faute de trouver à se faire éditer, les poètes désormais chantent leurs textes. Partout la photo, l'image, la cassette supplantent le feuillet imprimé. Le nombre enfin ne cesse de croître de ceux que leur profession oblige à prendre la parole en public. Bref, si nos contemporains lisent moins, ils parlent assurément davantage. Et pourtant, il faut bien se rendre à l'évidence : la plupart s'expriment comme des veaux !

Il y a là une étrange contradiction et l'on peut à bon droit s'étonner que de tous ceux qui vivent du verbe, seuls les acteurs, les chanteurs d'opéra et (à un moindre degré) les avocats fassent l'effort d'*apprendre à parler*.

Mais si le ténor et le baryton ont, pour s'exercer, leurs vocalises, et le comédien ses gammes parlées, en revanche les hommes politiques, les journalistes, les publicitaires et autres professionnels des relations publiques, les artistes de tout poil, les ecclésiastiques et, trop souvent aussi les écrivains et les enseignants, tous ceux donc qui font métier de *transmettre* (eux disent : *de véhiculer*) l'information et la culture massacrent allègrement leur propre langue et se servent bien mal de leur voix. Et pour invraisemblable que cela paraisse aux temps bavards de la *communication*, plus on parle, moins on s'exprime bien.

Ou pour parler comme ces gougnafiers : au niveau de l'expression orale, c'est pas le pied !

Même constat de carence, hélas ! pour ceux que nous appelons nos « clients ». La plupart sont, disons-le, de piètres tribuns et nos aînés évoquent avec nostalgie l'âge d'or des vrais orateurs. Reconnaissons à leur décharge, d'abord qu'ils ne sont pas les seuls (vu qu'il s'agit-là d'un problème généralisé), ensuite qu'il n'y va pas toujours de leur faute puisque beaucoup sont forcés pour se faire entendre de s'exprimer dans des langues qui ne sont pas les leurs.

Que des gens qui font métier de parler parlent si mal est aberrant ! Car enfin concevrait-on un pianiste qui ne ferait pas ses arpèges ? un danseur qui ne répéterait pas quotidiennement ses exercices ? un cycliste qui se présenterait au départ d'une course sans s'être, au préalable, entraîné ? Non, bien sûr. C'est pourtant ce que fait l'écrasante majorité de ceux qui, avec ou sans micro, n'ont, comme tout un chacun, pour s'exprimer que trois outils : un style, une voix, une diction.

Le cas de l'interprète de conférence est heureusement moins désespéré, à tout le moins pour ce qui est du style. Nos collègues, c'est vrai, commettent généralement moins de crimes contre la syntaxe et le bien parler que, mettons, le journaliste ou le fonctionnaire international moyen. Mais ils n'en sont pas moins (leur métier au demeurant l'exige) profondément enracinés dans leur temps, à l'écoute, comme on dit, des spéculations contemporaines et de l'actualité, donc très *vulnérables* aux modes verbales et aux tics langagiers du jour, dont beaucoup sont déplorablement.

Mais s'ils ont, étudiants, potassé leurs langues de travail, les sciences politiques, l'économie, voire le droit, bien peu se sont préoccupés de leur diction, se sont donné la peine de façonner leur outil, d'accorder leur instrument, de peaufiner ce qui dans les écouteurs sera perçu : un timbre, un ton, un phrasé, un débit enfin, bref, tous les éléments qui, avec le style, constituent l'expression orale.

Mais la médiocrité qui est simplement regrettable chez un plénipotentiaire (après tout, ce sont des rapports *écrits* qu'il transmet à son gouvernement et sa carrière ne pâtira pas forcément de son manque de

talent oratoire), devient assurément insupportable chez un interprète, dont c'est le devoir que de s'exprimer correctement et qui est chaque jour jugé « sur pièces » par ses clients et — faut-il le rappeler ? — par ses collègues.

N'est-il pas navrant de croiser régulièrement des interprètes intelligents, cultivés, diserts, irréprochables sur le plan linguistique, mais qui gâchent tout par une voix nasillarde ou suraiguë, claironnante ou, au contraire, étouffée ? Et quel dommage, quand on a parfaitement saisi la pensée de l'orateur, que de tout compromettre par une voix désagréable, un ton monocorde, un débit saccadé, ou bien ennuyeux, soporifique en diable, pareil à celui du pire délégué ! Il serait facile de remédier à ces carences car les défauts les plus courants sont, pour la plupart, bénins et peuvent être corrigés. Bien respirer, poser sa voix, surmonter son trac, cela s'apprend. L'élocution, le phrasé, le ton, le débit, cela se travaille. Quant aux problèmes vocaux particuliers (voix nasillardes, étouffées ou suraiguës, ou bien trop hautes d'une octave sous l'effet du trac ou de l'émotion), on peut aisément y remédier par des exercices appropriés.

Mais avant toute chose, il faudrait que les écoles d'interprétation se décident *enfin* à enseigner l'expression orale au même titre que l'économie politique et la terminologie des conférences. Ces écoles ayant pour mission de former des interprètes dont ce sera, pendant toute une vie, le métier que de parler — et de parler bien ! — ce devrait être là le moindre des choses. Or — on croit rêver ! — il n'en est rien et l'ÉSIT est, à ma connaissance, la seule école à dispenser un tel enseignement.

Une partie du problème tient sans doute au fait que les responsables des programmes et les directeurs d'études ne sont pas toujours eux-mêmes interprètes. De ce fait, ils méconnaissent cette variété fondamentale qui donne tout son sens et toute sa portée à notre beau métier : interprète, mon frère, pour le « client », l'auditeur, le bonhomme coiffé d'écouteurs au fond de la salle, l'orateur, *le seul orateur*, c'est toi !

JEAN-DANIEL KATZ
Université de Trieste, Trieste, Italie